

Entre mères et filles turques : écart d'identité ?

Sebahat EROL

Difficile d'être étudiante et turque en France aujourd'hui ? Quel écart d'identité se manifeste-t-il entre ces mères et ces filles qu'un fossé risque de séparer ? Pourtant, l'accès à l'indépendance, grâce aux études, ne semble pas s'opposer au fait de "garder le meilleur des deux cultures"...

La femme turque en France semble se caractériser par une évolution sensible d'une génération à l'autre. Et c'est peut-être entre les étudiantes turques et leurs mères que l'écart est maximal. Un entretien avec quelques jeunes Turques étudiant à Grenoble m'a permis de confronter leur situation à ma propre expérience. Sans aller jusqu'à la généralisation, on peut cependant mettre en évidence quelques constantes.

L'écart entre mère et fille est visible, au sens propre du terme. C'est en effet d'abord une différence vestimentaire qui marque les deux générations. Si la mère est encore habillée de façon traditionnelle et porte l'inévitable fichu, rien dans la tenue de la fille ne la distingue des jeunes françaises. Cette différence, superficielle peut-être, n'en est pas moins le signe d'un changement des mentalités : la mère reste attachée aux valeurs traditionnelles qu'elle a connues dans le pays d'origine alors que la fille s'ouvre à une société occidentale. Un fossé semble donc se creuser entre les deux générations, fossé d'autant plus profond que la mère est généralement issue d'un milieu populaire rural. Un phénomène analogue, dû à un exode rural massif, peut être observé dans les grandes villes turques, mais le phénomène est beaucoup plus sensible en France, non seulement à cause de la confrontation avec une culture étrangère, mais aussi du fait que la mère, partie de son village il y a une quinzaine ou une vingtaine d'années, reste fixée sur des valeurs devenues caduques dans le pays d'origine, essentiellement les valeurs concernant le rôle et la place de la femme dans la société.

Les études... l'accès à l'indépendance

Outre cette opposition de mentalités, c'est un véritable fossé culturel qui se creuse entre mère et fille, surtout si cette dernière fait des études supérieures. La mère, souvent analphabète, ou ayant au plus un certificat d'études primaires, ne parle pas assez le français pour pouvoir se débrouiller seule et reste doublement dépendante : de son mari, sur le plan financier, car peu de femmes turques travaillent ; de ses enfants pour toute démarche nécessitant une communication avec des Français : problèmes administratifs, visite chez le médecin, etc. Face à cette dépendance de la mère, les études, pour toutes les étudiantes interrogées, représentent l'accès à l'indépendance. Une indépendance immédiate d'abord, puisque les études permettent à la jeune fille Turque de s'éloigner de la maison et de vivre seule sans choquer les mentalités — une jeune Turque qui ne ferait pas d'études pourrait difficilement quitter le foyer paternel, si ce n'est pour le foyer conjugal. Une indépendance future aussi, car les études permettront à ces jeunes filles d'avoir en main un métier qui leur assurera une autonomie financière vis-à-vis du futur mari et de pouvoir, selon l'expression de l'une d'elles, "exister par soi-même".

Déterminées à garder le meilleur des deux cultures

Pourtant, au-delà de ces différences indéniables, les étudiantes turques restent encore profondément marquées par l'éducation traditionnelle qu'elles ont reçue de leurs parents et par l'Islam (au

moment de l'entretien, la plupart d'entre elles faisaient le Ramadan). Sous leurs airs de jeunes filles indépendantes et libérées, elles défendent encore des valeurs très traditionnelles, surtout concernant le mariage. Trop influencées encore par leur éducation turque pour accepter sans remords de mener une vie sexuelle "à l'euro-péenne" ou bien accepter un mariage mixte — "mes parents ne me l'interdisent pas mais ils me préviennent", disait une étudiante — et trop modernes déjà pour se soumettre à un mariage traditionnel, c'est-à-dire arrangé, elles restent peu épanouies sur le plan sentimental. Il s'agit pour elles d'être

dignes de la "confiance" dont leurs parents ont fait preuve à leur égard en leur permettant de poursuivre des études loin de la maison, et même en les y poussant. C'est pourquoi elles préfèrent "éviter les problèmes" en fréquentant peu de garçons, et surtout peu de jeunes Français, car ils "ne peuvent pas comprendre". Mais, si c'est là une responsabilité parfois pesante, ces étudiantes sont loin de reprocher à leurs parents l'éducation qu'ils leur ont donnée. Même si "on ne comprend pas toujours jusqu'à un certain âge", selon les propos de l'une d'elles, cette éducation leur semble "positive" dans l'ensemble. "Si on rejette tout, c'est

se rejeter soi-même" faisait remarquer une étudiante déterminée à garder "le meilleur des deux cultures".

Le fossé entre mère et fille n'est donc pas si profond qu'il semblait l'être au premier abord. Le changement de mentalité ne se fait qu'à pas très lents. Les jeunes Turques restent encore très attachées aux traditions qu'ont connues leurs mères et celles qui s'en écartent sont brutalement ramenées sur le "droit chemin" par des parents ou des frères indignés. C'est par la réussite professionnelle que la femme turque pourra peu à peu imposer le respect et atteindre une indépendance réelle. ■

L'Association Ephémère, association de femmes à Chambéry (Savoie)

Plusieurs constats ont donné l'idée de la création de cette association. J'ai été sollicitée par des personnes en difficulté, mais aussi par des personnes qui voulaient se réaliser à travers une structure dans laquelle ils pourraient se développer de manière autonome. Mon rôle consiste à servir de médiateur entre les partenaires existants et les personnes en difficulté.

Cette association se nomme "Ephémère" pour faire référence au passage très rapide (ou espéré comme tel) de la dépendance à l'autonomie pour les personnes qui s'y présentent. Elle joue également sur les termes : "effet mère" en référence à la mère, source de vie, et "effet mer", cette mer Méditerranée qui nous a amenées.

J'ai pu me rendre compte que certaines personnes en difficulté ne se rendaient pas immédiatement auprès des structures qui doivent résoudre leurs problèmes. J'ai pensé qu'avec la connaissance que j'ai du quartier dans lequel j'habite, je pourrais plus facilement aiguiller ces personnes vers différentes structures, à partir de l'association "Ephémère".

L'objectif de l'association est de créer un milieu de vie à partir duquel les personnes en difficulté seraient aiguillées vers les autres structures, mais aussi au sein de laquelle les femmes pourraient réutiliser l'apport des autres associations en entrant en contact avec d'autres femmes (notamment après les cours d'alphabetisation).

Les projets de l'association sont très divers : création d'un centre d'accueil-lieu d'écoute pour personnes en difficulté, aide à l'emploi en relation avec les structures existantes, soutien juridique, aide au logement en participant aux commissions d'attribution de logements, soutien scolaire, travail de médiation entre famille-enfants-école, activités culturelles.

Nassera YOUSSEF
Présidente de l'Association EPHEMERE

Contact : Association EPHEMERE - 107, rue Dacquin - 73000 CHAMBERY

Visage promis

Dans le séral de l'oubli

Au voile, au vent

Au henné, aux noces de sang

Visage argileux

Blanchi à la chaux

**Lacéré de soufre et de
souffrance**

La répudiation, je le sais

Coagule ton sang

Découverte d'un visage

Visage à découvert

Ou découverte envisagée

Je ne sais

Aïcha EL BASRI,

Etudiante en Lettres à GRENOBLE